CEUX DU LUTETIA

DES MOTS POUR DIRE LA SHOAH

Armand Bulwa, Ginette Kolinka,
Marceline Loridan-Ivens,
Benjamin Sadia et Shelomo Selinger

PROPOS RECUEILLIS
PAR JEAN-PATRICK RAZON

RUE DE L'ÉCHIQUIER

« Les mots n'ont pas de sens.
On a besoin d'une nouvelle langue
pour exprimer le froid à Auschwitz,
la chaleur à Auschwitz, et comme
nous n'avons pas de nouvelle langue,
nous utilisons les anciens mots,
et les anciens mots, quand ils entrent
à Auschwitz, n'ont plus de sens. »

Aharon Applefeld

AVANT-PROPOS

Il ne se passait pas un jour, du vivant de mon père, sans qu'il ne réveille devant nous, ses enfants nés après-guerre, le souvenir de la tragique disparition de son jeune frère adoré qui, résistant juif, avait été arrêté en 1943 à Lyon par la Gestapo. Interrogé par Klaus Barbie, puis déporté à Auschwitz *via* Drancy, il n'en était pas revenu. Toutes les démarches de mon père visant à retrouver sa trace à l'hôtel Lutetia, qui accueillait les survivants des camps, ou ailleurs, furent vaines. Il ne sut jamais rien de plus. Il y a quelques années, longtemps après sa disparition, j'ai cherché à savoir dans quelles conditions son frère avait été déporté et assassiné.

À Yad Vashem, le mémorial de Jérusalem des victimes juives de la Shoah, qui rassemble les âmes des disparus dans les camps d'extermination, on peut trouver les témoignages de survivants sur le destin de leurs proches. C'est ainsi que sur la fiche de mon oncle Simon, un certain A. R. avait sommairement décrit son arrestation et sa déportation. J'appris alors par lui qu'ils faisaient partie du même réseau et qu'on l'avait envoyé à Drancy pour tenter de rencontrer et de faire évader mon oncle. Il ne réussit – je n'ai pu savoir comment – qu'à l'apercevoir et apprendre de lui que, malgré les tortures qu'il avait subies, il n'avait pas parlé. (Il fut déporté quelques jours plus tard

à Auschwitz par le convoi 62 du 20 novembre 1943 et probablement gazé à l'arrivée avec 941 compagnons d'infortune.) Il est mort en héros me confia A. R. Mon père ne le sut jamais !

Il me fallait rendre hommage à la mémoire de cet oncle en allant m'enquérir auprès de rescapés de la Shoah comment et pourquoi eux avaient su « affronter l'adversité avec une telle force d'âme ». Je rencontrais Marceline Loridan-Ivens qui m'accueillit avec une certaine lueur d'ironie lorsque je tentais de lui faire comprendre ma démarche qui lui paraissait d'une banalité déconcertante. Bien sûr, j'avais lu de nombreux témoignages et récits, mais rencontrer ceux qui avaient vécu l'enfer et l'entendre de leur propre voix était tout autre chose. Elle m'accorda toutefois très vite sa tendre amitié et me fit connaître son cercle d'amis rescapés des camps lesquels, depuis quelques années, avaient l'habitude de se rencontrer une fois par mois, de concert avec des résistants, autour de trois grandes tables du restaurant de l'hôtel Lutetia.

Le petit groupe d'une quinzaine de déportés entra en conflit en 2014 avec la direction du restaurant, estimant qu'ils étaient moins bien traités que les résistants (qui dînaient à une table voisine sur de vraies nappes contrairement à eux qui n'avaient droit qu'à de simples nappes en papier). Survint alors une violente algarade avec la direction et ils

décidèrent de quitter le Lutetia pour se retrouver dans un petit restaurant basque du quartier, plus accueillant. C'est au cours de ces repas bien arrosés que, par l'intermédiaire de Marceline, je me liai d'amitié avec Ginette, Benjamin, Armand, Shelomo, et bien d'autres avec lesquels j'eus le privilège d'avoir de nombreux et fructueux échanges. Plus tard, entre 2016 et 2018, je proposais à certains d'entre eux de réagir sur une liste de mots que j'avais en partie établie avec Marceline.

Jean-Patrick Razon

Note de l'éditeur

En accord avec l'auteur, nous avons choisi de conserver les marques d'oralité propres aux échanges qu'il a eus avec ses cinq interlocuteurs. Elles sont le reflet de leur spontanéité.

ÂMES

Shelomo : Et maintenant toutes ces âmes qui flottent dans le monde, je les ramasse, je les mets dans les pierres, j'essaie de les faire revivre, ceux qui n'ont pas de sépulture, qui n'ont pas de descendants, qui n'ont rien. Alors ils ont quelques pierres chez moi.

Marceline : Quand je suis sortie des camps, je ne voulais plus être juive, j'avais trop vu mourir les juifs. J'étais une enfant perdue. J'étais une de ces âmes perdues de l'après-guerre. Ça a duré très longtemps, alors je cachais que j'étais juive comme je le pouvais. J'en ai beaucoup souffert. J'ai changé de nom, je ne m'appelais plus Rozenberg, je m'appelais Loridan[1]. J'en souffre encore beaucoup aujourd'hui. Il fallait survivre. J'étais dans ces terribles contradictions. On a payé trop cher. À Birkenau[2], je m'appelais Rozenberg.

1 Très peu de temps après son retour, elle épouse Francis Loridan, jeune ingénieur en travaux publics, engagé sur des chantiers lointains. Ils divorcent des années plus tard, mais elle préfère conserver son nom.

2 Situé à trois kilomètres du camp de concentration d'Auschwitz, Birkenau était un camp d'extermination.

AMOUR

Shelomo : J'avais un trésor en moi : j'étais sûr de l'amour de mes parents. Et chaque fois que je ne supportais plus, ça m'éclairait quand il faisait trop nuit, ça me chauffait quand il faisait trop froid. Il n'y avait pas de femme pour l'amour, il y avait ici et là de l'amitié. Au bout de trois mois, mon père s'est affaibli, il a été emmené dans un camp où il a été assassiné : ils lui ont mis un tuyau d'eau dans la bouche et ils l'ont fait éclater comme ça. Je l'ai su après la guerre. À 14 ans, je suis resté tout seul dans l'enfer. Et doucement je me suis associé à un autre prisonnier, on se disait frères. Bon, c'était ça l'amour entre amis, d'ailleurs l'amitié c'est une des formes de l'amour. Je ne l'ai plus revu parce que j'ai très vite été transporté dans un autre camp, je sais qu'il a eu le typhus, je ne sais pas s'il a survécu ou non. Cette amitié était importante pour moi.

Ginette : J'ai aimé mon mari, mais ce n'était pas une passion folle. Le grand amour, je suppose qu'on le vit quand on est jeune. Mais à l'époque, c'était la guerre, on ne pouvait pas sortir, on ne pouvait pas aller danser, en plus j'étais très timide. Et même si j'avais plu à un jeune homme, j'aurais fait semblant de ne pas le voir. Quand j'y pense, j'ai connu des personnes à Drancy ; Marceline, je l'ai connue à Marseille, à Avignon, c'était de

l'amitié mais peut-être pas… L'amitié, c'est quand tu peux te sacrifier pour quelqu'un ; mais pas moi, et là-bas encore moins. Je vivais pour moi et c'est tout. Je ne pensais qu'à moi, j'étais très contente d'être seule, de n'avoir ni mère ni sœur. C'était affreux pour ceux qui en avaient. Non seulement ils souffraient mais ils voyaient leur famille souffrir. Ça, c'était de l'amour.

Pendant combien de temps tu peux souffrir parce que c'est ta mère ou ta sœur ? Au début peut-être, mais après ? Après ? Après tu es toi-même tellement affamée, tellement dans la peur – je ne sais pas s'il reste une place pour ta mère, pour ta sœur. Peut-être qu'une mère pour sa fille, je ne sais pas. Moi j'étais toute seule et bien contente de l'être. Quand tu es toute seule, c'est peut-être égoïste, mais tu n'as à penser qu'à toi. Donc tes sentiments tu les perds. Je n'en avais plus. J'étais devenue très égoïste, et encore maintenant, les sentiments, je les oublie, et peut-être que c'était mon caractère, je ne sais pas. Peut-être qu'avant j'étais déjà comme ça, qui sait ? Ça devait être affreux d'être avec sa mère. On la bat devant toi et tu ne peux rien dire, ce n'est pas la peine de demander à la kapo[3] bats-moi à la place de maman, ou de lui demander de ne pas la frapper. J'ai une copine qui m'a dit avoir menacé de tuer

3 Détenu, souvent de droit commun, responsable d'un *kommando* de travail.

une kapo… Mon œil ! La kapo l'aurait tuée ! On n'avait que le droit de se taire et toutes ces femmes kapos c'étaient des hystériques, alors il ne faut pas raconter d'histoires.

Tu sais, dans un camp il se passe plein de choses, des histoires de sexe et tout ça. À 19 ans, j'étais tellement ignorante de tout, de la vie, je n'avais jamais embrassé un garçon, j'étais timide et j'ai vu une scène, des femmes entre elles, je ne savais pas que ça pouvait exister. Ben, dans un camp tout existe. Je me souviens que je parlais de ça et il y en a une qui m'a dit : Ah, raconte pas des choses comme ça ! Pourquoi pas, c'est la vie hein ? Il y a même eu des enfants qui se sont faits… qui ont tenu grâce aux *gentillesses* de kapos ou de machins… On ne peut pas juger. Je me souviens d'une *blockhowa*[4] qui m'avait fait des avances… Je venais d'arriver, j'avais des cheveux, alors peut-être que je n'étais pas moche à regarder par rapport à celles qui étaient là depuis quelque temps, parce qu'après on voit plus si t'es belle ou pas belle tellement t'es sale et tout. Les hommes ne devaient pas rentrer dans le block des femmes, sauf ceux qui avaient des travaux à faire, par exemple plombier ou électricien. Eh bien, ces hommes étaient mieux lotis que le moindre pèlerin qui creusait la terre pour faire des tranchées ou construire quelque chose.

4 Femme chef de block (baraque de détenus).

Ils avaient plus de moyens que d'autres, ils pouvaient, en graissant la patte à la *blockhowa*, par son intermédiaire, trouver une femme. Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire avec ? Ça, je ne saurais pas le dire, mais ces hommes-là, je me souviens, je ne comprenais pas ce qu'ils voulaient, mais ils voulaient me proposer de… Des femmes en tiraient du bénéfice et moi j'en aurais certainement eu aussi, ne serait-ce qu'un morceau de pain ou quelque chose d'autre. Parce que ces hommes qui travaillaient comme ça étaient mieux lotis que n'importe quel déporté. Avec des métiers pareils, ils faisaient des travaux chez les officiers qui habitaient à côté. Ceux-là on ne les payait pas avec de l'argent, on n'en avait pas besoin dans le camp, mais avec des cigarettes, du pain, du chocolat, de la nourriture… Ces gars-là, ils achetaient la *blockhowa* qui leur procurait des femmes. Ça serait aujourd'hui, maintenant que j'ai connu l'amour, pour avoir une ration de pain ou quelque chose d'autre… j'accepterais. Quelle importance ? Qu'est-ce que je risque ? Rien, mais à l'époque, je te dis, je n'avais pas… mais certainement que quelqu'un d'autre a accepté et je le comprends.

Marceline : L'amour, c'est trop compliqué ! J'ai mis beaucoup de temps à comprendre, j'avais peur des hommes. Mais l'amitié, il n'y a rien de plus important, c'est formidable. Comprendre l'autre, être proche, discuter… et puis la confiance

que ça crée ! L'amitié, c'est la confiance. Là-bas il n'y avait pas d'amitié, il y avait des couples de filles qui partageaient leur pain, sans doute étaient-elles liées, ou deux sœurs… Mais il y avait peu d'amitié. Il y avait des moments de solidarité, par exemple quand on a chanté *La Marseillaise* toutes ensemble, nous, les Françaises. Dans ces moments-là, il y a quelque chose qui circule, qui est très fort, très important, parce qu'on se dit : il faut du courage pour vivre, pour que l'on continue, pour qu'on tienne le coup, pour qu'on ne devienne pas un *musulman*[5]. Il y avait beaucoup de gens quand ils ont évacué les camps, il y avait cent mille personnes à Birkenau, Auschwitz et dans le camp de Buna[6]. Mais parmi tous ces gens, on est très seuls. On est très nombreux, on n'est jamais seul, c'est insupportable, mais en même temps on est extrêmement seul. Et moi j'étais plutôt heureuse d'être seule. Je n'aurais pas voulu être là avec ma sœur ou ma mère. Non, non, pour un empire ! Je m'en suis sortie parce que j'étais seule. J'ai pris des risques. On ne peut pas dire que l'amitié n'existait pas. Il y avait une certaine solidarité, on se défendait, on se disait sœurs,

5 *Musulman* ou *muselmann* : en yiddish, ce terme désigne un déporté tellement affaibli qu'il est incapable de bouger, résigné à la déchéance et à la mort imminente. L'origine de cette dénomination n'est pas claire. Elle pourrait évoquer la position d'un musulman prosterné durant la prière. Pour d'autres, comme le suggère Primo Levi, il pourrait s'agir de l'expression allemande *Muschel Mann* (« homme coquillage ») en raison de l'état de prostration de ces détenus.

6 Les usines de la Buna Werke ont été construites par les détenus à Auschwitz III-Monowitz.

mais si l'une disparaissait, c'était fini, on passait tout de suite à autre chose.

Armand : Au bout de cinq ans et demi, on en avait marre de la vie. Il y a des jours on aurait voulu mourir, on ne tenait pas, et s'il n'y avait pas eu les copains, on n'aurait pas pu tenir le coup. Parce que je sentais la présence de quelqu'un qui m'aimait, qui voulait m'aider. Quelqu'un qui te donne une claque dans le dos et qui te dit : Tu ne vas pas lâcher maintenant alors que ça dure déjà depuis tellement d'années. Parce que quand t'es solitaire, t'as pas le moral. Quand on voyait des avions, il y avait l'alerte, on se disait, tu vois, ils sont là, ils pensent à nous, la guerre va se terminer et on se remontait le moral. C'est ce qui nous redonnait le goût de vivre. Je me rends compte maintenant que ça devient de plus en plus difficile à raconter. Quand mon copain Lolek est parti, j'étais catastrophé, et là, je me suis dit, c'est pas possible, il faut survivre. C'était un terrible malheur : être avec un copain sur qui tu pouvais compter, qui s'occupait de toi, et d'en être séparé comme ça, c'était terrible. Le monde s'écroulait. Complètement.

Benjamin : Dans un hôpital [à la libération du camp], il y avait une infirmière russe qui m'apportait à manger le soir : du pain, de la viande, tout ce qui était bon à l'époque. Je ne crois pas qu'elle avait le béguin pour moi, je n'étais pas

un beau garçon, j'étais rasé tout ça, ça recommençait à pousser un peu, mais quand même. Et j'ai pensé plus tard qu'elle voulait se mettre avec moi pour venir à Paris, la Russkof. J'ai toujours sa photo à portée de la main. Elle était si gentille avec moi, mais il ne s'est jamais rien passé parce que je ne savais pas et je n'avais pas du tout le… Elle m'a donné sa photo et je l'ai toujours gardée.